

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 3

Artikel: Charité bien ordonnée
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-201914>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

conduit infailliblement aux conséquences les plus épouvantables.

Ce que, sans doute, on a voulu dire par là, c'est que :

1° Toute personne intelligente, qui se possède et qui est raisonnable, peut éviter ce qu'elle sait ou ce qu'on lui a dit être nuisible ; et qu'elle devra faire, au contraire, ce qu'elle connaît ou ce qu'on lui a appris être utile ou avantageux pour sa santé.

2° Après un excès, des écarts de régime, une conduite irrégulière, l'intempérance et leurs effets pernicioeux, cette même personne changera très probablement de conduite et ne voudra pas ruiner sa santé par des folies répétées.

3° A quarante ans, on a essuyé, en général, les chocs graves des erreurs de la jeunesse ; la santé a pris son assise, à l'ombre des passions largement calmées, et l'on a eu le temps d'apprendre et de s'assurer :

a) Qu'à tout âge il faut se défier des drogues, surtout de celles qui agissent violemment ;

b) Qu'on peut guérir très bien et souvent beaucoup mieux sans elles ;

c) Que les meilleurs médecins donnent l'exemple du peu de cas qu'ils font, en général, des remèdes tirés des pharmacies ;

d) Qu'ils n'en prennent que très rarement, eux-mêmes, et qu'ils n'en donnent presque jamais ni à leurs proches, ni à ceux de leurs clients qui ont toute leur confiance ;

e) Qu'on les remplace avantageusement par une diète appropriée et par la bonne eau ;

f) Qu'un des plus habiles praticiens a dit, en effet et très positivement, à sa famille et à ses nombreux amis, sur la fin de sa longue et heureuse carrière : « Qu'il leur laisserait, à sa mort, les deux plus grands médecins qui existent : la diète et l'eau, et qu'il ne saurait assez recommander ces deux amis. »

On peut donc supposer, par là, que tous les hommes, à quarante ans, pourront très bien être leur propre médecin, à condition, toutefois, qu'ils aient une conduite réglée et sage et qu'ils jouissent toujours d'une santé parfaite.

Eh bien, je connais bon nombre de familles qui n'estiment un médecin qu'en raison de son art d'écrire de longues prescriptions de remèdes actifs.

Quel est pourtant le praticien judicieux qui n'ait formulé maintes fois, dans le cours de sa carrière et avec les *plus heureux résultats*,... des pilules de mie de pain ? Et quel est l'homœopathe qui voudrait, dans sa sagesse, rester en arrière de ces hommes de l'art... avec certains globules ?

Madame T. avait des insomnies depuis plusieurs semaines. Je prescrivis quelques pilules d'extrait de laitue, dont on eut grand soin de placer la petite boîte sur la table de nuit. Mais l'étourdie oublia d'en faire usage, ce qui ne l'empêcha pas, dès lors, de savourer les douceurs du sommeil.

(En 1845.)

D^r MATTHIAS MAYOR.

Jusqu'à la corde. — On vantait beaucoup, en présence d'un Russe, la discipline et l'obéissance passive qui étaient de règle dans certains Etats de l'Europe.

— Ah ! messieurs, s'écria le Russe, tout cela n'est rien en comparaison de ce qui se passe chez nous. Lors de l'existence des télégraphes à signaux, il est arrivé que, à une station, près de la capitale, le gardien a manqué la dépêche, et, s'en apercevant trop tard, de peur de punition, il s'est pendu sur la tour. Les gardiens suivants, prenant cela pour un signal télégraphique, se sont mis à le répéter avec une telle exactitude que sur la ligne de St-Petersbourg à Varsovie ils se sont tous pendus.

Infirmité pour anarchiste. — Bégayer est bien triste, dangereux même.

Un monsieur passe dans la rue en compagnie d'un ami.

— Je viens, dit-il, de... de... de chez madame... dame R. et j'ai... ai... déposé une bonb... une bonb...

Avant même qu'il ait le temps d'ajouter « onnière », deux agents en civil le prennent au collet et, ainsi que son ami, le conduisent au poste de police.



Charité bien ordonnée. —

Un vieux mendiant se présente à la porte de madame de K.... On lui donne divers objets, linge, vêtements, etc.

— Portez cela à votre femme, dit madame de K....

Le mendiant, tendant alors la main :

— Y a rien pour le commissionnaire ?

Marseillais et Gascon. — J'ai un coffre-fort, dit un Marseillais, tellement incombustible que je mets un coq dedans ; je place le coffre dans le feu et au bout d'une heure, quand j'ouvre la porte, mon coq, tout vigus, saute et secoue ses plumes.

— Plus fort que ça, le mien. Quand j'ouvre la porte, le coq est mort.

— Et ben ?

— Mort de froid !

A l'hôtel du Sans-gêne.

Il étaient deux, de chez nous, et jeunes encore.

Ils faisaient une tournée en Suisse allemande pour chercher du travail et tâcher de se perfectionner un peu dans la langue de nos confédérés. Tout bon Suisse doit connaître au moins le français et l'allemand.

Ayant encore quelque argent en poche, ils ne se pressaient guère de prendre le collier. Les privations n'étaient pas trop nombreuses.

Un beau matin, ils sont accostés par un ressortissant d'outre-Rhin qui cherchait aussi de l'ouvrage, sans d'empressement qu'eux, mais avec de plus impérieux besoins. Les mines réjouies des deux amis l'avaient attiré et lui promettaient quelque bonne aubaine.

Ceux-ci n'eurent pas le courage de repousser ce nouveau compagnon. Quatre jours durant, ils firent ménage ensemble et le dernier venu semblait s'accommoder fort bien d'une existence dont il ne partageait que les profits. Il fusionnait pour de bon.

Mais cela ne faisait pas l'affaire des deux welsches et troublait l'économie de leur budget.

Un jour, ils passent devant une ferme cossee. De la cuisine, dont la porte était entr'ouverte, leur vient un bon fumet de choux au jambon.

— Dis-donc, Hans, font-ils à l'Allemand, va voir demander quelque chose pour nous.

Hans se redresse fièrement :

— Moi, pas mentier ; jamais ! jamais !

— Alors, tu crois, mon vieux, qu'on va te graisser les babines comme ça, tout le temps. Eh ben flûte !

— Te fâche pas, François, fait l'autre welsche, moi je vais y aller, dans c'te boîte. Allez toujou mettre la table derrière c'te meule de foin.

Dans la cuisine de la ferme, pas même un chat, à qui s'adresser. Que faire ? Se servir soi-même ? C'est pas très correct ; oh ! non ! Mais, dit-cn, la « faim » justifie les moyens.

« Bast ! arrive qui plante ! » se dit Samuel — c'était son nom ; — et il se sert.

A l'ombre de la meule de foin, les trois compagnons dinèrent copieusement.

— A présent, c'est pas tout, fait Samuel, y s'agit de reporter ces assiettes et ces services. Faut être honnête ! Toi qui as encore rien fait, Hans, tu peux bien y aller.

— Bour reborter, alors foui !

— Tu oublieras pas de bien remercier, hein ! Hans.

— Natürlich !

On devine la réception que Hans eut à la ferme.

Quant à ses deux camarades, ils détalèrent au plus vite, heureux de se débarrasser d'un importun.

Morale : ...Il n'y en a pas lourd !

Tondré et rasé.

Permi lé gratta-papaï qu'on lao dit : notéro, ye paré que l'ein a que cognaissoat ao tot fin lo bié po eintortoilli lé bormican que s'é laissent preindré deïn lao crapeïés, ka on ein dit deï totés retossés dé cliiaa z'einbrelicoquarés.

L'é veré que quand ein va o qu'auqu'on, on traové adé deï pierres po lei tzampa contré ; et puis, ne lei a pas fauta dé payi lé crouyés leingués po deré dao mau contré lé dzeins que l'ont einvia dé dégrussi.

Traï ao quatro de cliiaa célébros eimbar-doufarés qu'ètont attrablia, onna veilla, à la pinta dé la Pétoilaire, yo l'ein débliotavont fre-din-freda, su dou notéros, lo père et lo valet, qu'ein ont su fé deï totés charmantés à cein que paret. Finalameint yon de stao lulus a demandé ai z'autros :

— Et lo valet, fâ-te coumeint lo père ?

— Oh ! pas totafé ; lo père tond et puis lo valet rasé.

Ne sein quand mimo pas ti dé cliia sorta. Lai y assebin dai brava dzeins, permi lé notéros.

Chaôta-la-Panse.

C'étaï pardion on crano coo, qué cé Chaôta-la-Panse, puisque l'a su éta régent deïn on bon veladzo, que n'é pas plie lien dé la capitala qué du Jérusalem à Djérico.

Po eimmourdzi la politiqua n'ein avai mein coumeint li, paceque l'étaï on patriote d'ao tonnerre, et n'arretavé dé prédzi contré lé z'aristocrates que quand

la sai lo fasaï déguerpi. L'é veré que cliia fivra lo tegniaï soveint, ka l'avai on'estoma quarai pu coairé deï vilhès zermanés ao bein deï sa dé borris. Coumeint l'étaï vilho valet, sé mermités manquavant soveint dé gresse et dé pavro, et li qu'étaï venu ao mondo lo dzo de la Ste-Agaffanna avai fauta d'ètré bein repèçu.

Onna demeindze, la vépra, cé Gargantua s'einmodavé contré la pinta ein fasein deï cambayés de la méztance On curieux lei demanda porquie l'étaï asse pressa.

— Ma fai, me faut arrosa mon dina que m'a met onna sai époireinta.

— Aloo voai rudo meinti ?

— Oh voiquie, pas d'estra, ma fenameint onna terrina dé soupa ao pora, on bol de campouta ai ravés, quaranta truffès impèrator et dou kilos dé là. Ora me faut bairé on paa de litres po lo fère coaire.

De Noréaz au Bioux.

Pour répondre au désir que nous ont exprimé plusieurs de nos lecteurs, nous continuons, par petites

